

Fonction ordinatrice du temps opératif

Roch Valin

Volume 17, numéro 1, 1988

Psychomécanique du langage

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/602619ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/602619ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0710-0167 (imprimé)

1705-4591 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Valin, R. (1988). Fonction ordinatrice du temps opératif. *Revue québécoise de linguistique*, 17(1), 185–192. <https://doi.org/10.7202/602619ar>

Résumé de l'article

Un certain nombre de guillaumiens ont, depuis quelque temps, tendance à ne voir dans le temps opératif qu'un paramètre d'analyse ingénieux et commode, certes, mais imaginaire, et qui, par conséquent, ne saurait être considéré comme correspondant à une réalité ontologiquement fondée. Il sera dans notre exposé démontré que, tout au contraire, le temps opératif s'identifie à une réalité phénoménologiquement primordiale sans laquelle, en quelque état existentiel de sa réalité qu'on le considère, jamais le langage humain n'aurait pu prendre existence. On montrera notamment comment, au niveau puissanciel de la réalité du langage, le temps opératif est le seul substrat concevable sur lequel la pensée puisse asseoir les systèmes d'ordination qui font de la langue, dans l'inconscient collectif, la concevabilité commune de l'expérience humaine commune que, pour pouvoir exister, elle est vouée, par nature et par fonction, à être.

FONCTION ORDINATRICE DU TEMPS OPÉRATIF

Roch Valin

Chacun connaît l'aphorisme si souvent cité de Guillaume «Il faut du temps pour penser comme il faut du temps pour marcher». Rares sont les guillaumiens qui, à un moment ou l'autre, ne l'ont pas utilisé pour fonder en raison l'existence du *temps opératif* au titre de substrat obligé de tout mouvement de pensée dont, en psychomécanique, on prétend produire une analyse et une description. Jusqu'à tout récemment l'axiome en question faisait partie de ce qu'avec le physicien Gérard Holton — *L'invention scientifique*, PUF, 1982 — on pourrait appeler les *themata* qui habitent, au titre d'idées reçues indiscutées, l'inconscient collectif des chercheurs que regroupe un même ensemble de préoccupations scientifiques. La chose une fois admise comme une vérité qui va de soi, on ne s'inquiétait aucunement de la soumettre à la critique et l'on se débrouillait pour se prouver à soi-même que, bien évidemment, la démonstration que l'on était en train d'établir satisfaisait aux exigences de ce postulat primordial. Ce n'est que depuis peu que certains guillaumiens, gênés aux entournures dans tel ou tel de leurs raisonnements, ont commencé à se poser certaines questions au sujet de ce paramètre d'analyse encore accepté quasi universellement par les disciples de G. Guillaume, allant même jusqu'à en contester sinon expressément la légitimité, du moins l'utilité, en tant que postulat, dans la conduite de la recherche.

Cette situation n'a à mes yeux rien de proprement scandaleux, résultant de ce que, depuis *Temps et Verbe* où elle apparaît pour la première fois, la notion de temps opératif, sans qu'on y fasse trop attention, n'est pas toujours l'objet, même chez Guillaume, d'un usage univoque. On peut même dire, en ce qui concerne les écrits et l'enseignement de Guillaumé que, jusqu'à la fin, il planera sur ce concept pourtant capital une fâcheuse ambiguïté qui ne sera implicitement levée que dans les leçons de la toute dernière année, où l'on voit pour la première fois explicitement apparaître le concept *d'effection* pour évoquer le moment intermédiaire obligé représentant la

transition entre l'état *puissanciel* d'existence du langage ontologiquement matérialisé par la *langue* et l'état existentiellement effectif de réalité que constitue, pour le langage, le *discours*.

C'est en réalité une double ambiguïté que va virtuellement lever, quand elle fera son apparition, la notion d'*effectio*. Car, ainsi que l'a montré dernièrement dans sa thèse Guy Cornillac — avec textes à l'appui — ce n'est pas seulement la notion de *temps opératif* qui est, dans les écrits de Guillaume, entachée d'ambiguïté, mais aussi — l'un entraînant l'autre — celle de *discours*, celui-ci devant, selon les contextes, être conçu tantôt comme du discours *opérativement* saisi en cours d'élaboration — c'est-à-dire du *langage en effectio* (soit sous le rapport du *signifié*, soit celui du *signe*) — tantôt comme du discours *résultativement* perçu comme ayant déjà produit son effet.

Cette introduction tardive, entre les états existentiels de *puissance* et d'*effet* du langage que représentent la *langue* et le *discours*, d'un moment intercalaire obligé dénommé *effectio* correspond au partage du seuil de transition d'un état à l'autre en deux versants : un versant premier en rapport immédiat avec la réalité puissancielle du langage dont il représente, opérativement, la *sortie*, et un versant second, en rapport non moins immédiat avec la réalité effective du langage dont il représente, opérativement, l'entrée. La prise en considération explicite de ce paramètre nouveau qu'est l'*effectio*, dans le découpage analytique de la réalité existentielle du langage, d'une part souligne, on le voit, l'usage jusque-là ambigu fait par Guillaume du concept de *discours*, que l'on voit recouvrir aussi bien le discours *opérativement* impliqué dans l'*effectio* soit du *signifié*, soit du *signe*, que le discours *résultativement* perçu dans son *effet*, et d'autre part met en lumière l'ambiguïté subtile liée au concept de *temps opératif* du fait qu'on le voit s'identifier tantôt à la durée des opérations de «la pensée en action du langage», c'est-à-dire à l'*effectio* du *signifié*, tantôt — avant *effectio*, cette fois, et hors action de langage — à ce que Guillaume appelle, selon l'occasion, chronologie *notionnelle* ou *chronologie de raison*.

Une observation mérite ici d'être faite, si l'on veut que tout soit bien clair dans la pensée en ce qui a trait à la réalité du *temps opératif*. On peut en effet s'étonner que nulle part Guillaume n'évoque le problème du temps opératif là où il s'agit du discours. C'est qu'à ses yeux, comme à ceux de n'importe qui, il était évident que l'unité d'effet du discours, la phrase, exige pour se construire du temps, un temps mesurable plus ou moins long dont nous prenons conscience à travers la parole parlée

ou écrite, ou même simplement entendue mentalement. Ce temps — que je regrette d'avoir antérieurement qualifié de praxéogénique, car, étant le temps de la parole il serait mieux désigné sous le qualificatif de *glossologique* — ce temps, que j'appelle donc désormais *glossologique*, relève de la macro-durée percevable, au moins en ce qui a trait à la prononciation des mots dont la phrase est le défilé, et il ne nous apprend rien sur la phénoménologie du langage, si ce n'est-ce qui est l'évidence même — *qu'il faut du temps pour parler*.

Or l'aphorisme qui prétend fonder en raison le *temps opératif* ne dit pas qu'il faut du temps pour *parler*, mais — ce qui est tout autre chose — *qu'il faut du temps pour penser, comme il faut du temps pour marcher*. Autrement dit, il associe «la pensée en action de langage» dont parle Guillaume dans *Temps et Verbe* à un phénomène concret exigeant du temps pour s'accomplir. Ce qui, cette fois, n'est plus du tout une évidence relevant de la seule percevabilité mais devient plutôt, quelle que soit la plausibilité intrinsèque de l'assertion, ce qu'on est convenu d'appeler un *postulat*, c'est-à-dire un fait dont l'existence — non directement constatable mais posée comme nécessaire — apparaît n'être contredite par aucun des aspects physiquement ou mentalement percevables du phénomène en cause, lesquels trouvent au contraire en lui, sous un certain nombre de rapports, leur concevabilité. En l'occurrence il suffit, pour que la non-percevabilité des opérations de pensée en cause devienne immédiatement plausible et concevable, d'imaginer ces opérations comme s'accomplissant à une vitesse telle, que la conscience n'a pas la possibilité, en raison même de leur brièveté, d'en enregistrer la survenance, seuls venant s'inscrire en elle, pour y perdurer un temps plus ou moins long, les résultats auxquels elles conduisent.

C'est précisément à cet aspect de la réalité linguistique que *Temps et Verbe* tente de sensibiliser le lecteur. Ce dont à ce moment Guillaume postule l'existence, c'est un *micro-temps* mettant en cause des durées trop brèves pour que la conscience ait la possibilité d'en percevoir en elle l'écoulement. Si hautement plausible que soit une telle hypothèse, une difficulté toutefois persiste — considérable — qui est celle de savoir ce qu'il advient de ce *micro-temps opératif* — par moi malencontreusement appelé, il y a quelques années, «glossologique», mais auquel conviendrait beaucoup mieux le qualificatif *praxéologique*, vu qu'il est celui où, dans l'instant même où l'on parle, on recourt aux moyens divers en permanence mis à notre disposition par la langue — ce qu'il advient, dis-je, de ce *temps praxéologique* toujours réduit, au regard

de la conscience, aux dimensions impénétrables de l'instant, lorsque les opérations dont il représente la durée n'existent qu'à l'état de *possibilités d'opération* assurées sans conditions de moment par la langue, mais auxquelles, momentanément, il n'est pas recouru. Faut-il alors conclure, en analyse, à l'abolition pure et simple de ce micro-temps opératif?

Ce serait aller un peu vite en besogne. La situation de pensée à laquelle on est alors reconduit est en réalité différente. Nous savons, en effet, que le non-recours à l'un ou l'autre des *actes de représentation* dont, selon la formule de Guillaume, «la langue est la somme» en permanence à notre disposition ne supprime aucunement la *possibilité* de la représentation en cause qui demeure, aussi longtemps que la langue la maintient en elle, indéfiniment répétable dans les mêmes conditions. Or, au nombre de ces conditions figure celle de devoir, au moment où il y est fait recours, occuper, pour se réaliser, un *espace de temps* aussi court que l'on voudra, mais non nul, et qui en constituera — même si elle n'est pas percevable — la *durée*.

Ce qui revient à dire que, de quelque représentation qu'il s'agisse dont la langue contient en elle la virtualité, cette représentation doit nécessairement être imaginée comme inscrite dans un *espace opératif* susceptible d'être parcouru instantanément — autrement dit en un espace de temps trop court pour pouvoir être consciemment perçu comme une durée — par un mouvement toujours identique à lui-même pour une même opération donnée. A cette représentation puissancielle, qui n'est alors qu'une possibilité d'opération, est donc attaché — condition *sine qua non* d'existence de toute opération, fût-elle réduite à l'état de simple possibilité — un *temps d'opération*, lequel ne saurait alors être du temps concrètement matérialisé en durée, mais est nécessairement condamné à n'être qu'un *temps imaginaire abstrait* réduit à l'image, purement spatiale, d'une succession de positions occupables selon un ordre donné — irréversible — en vertu duquel toutes se trouvent liées par un rapport d'*avant* et d'*après*. Ce qui n'est pas plus mystérieux à concevoir que le cadran d'un chronomètre dont les aiguilles — plus spécialement la trotteuse — sont arrêtées. Un tel cadran porte en lui — qui oserait le contester ? — toutes les durées en puissance et, fait capital, ces durées puissancielles s'y présentent *ordonnées* : la position *trois* y sera toujours l'*après* de la position *deux*, *quatre* l'*après* de *trois*, etc. Autrement dit, ce qui subsiste du *temps concret* s'écoulant en durée sur un cadran dont les aiguilles sont

arrêtées c'est une image de lui-même le ramenant de ses conditions de *percevabilité* (=aiguilles en mouvement) à ses conditions de *concevabilité* (=aiguilles au repos).

Ce qui est déterminant ici — on l'aura depuis longtemps compris — c'est l'*ordination des positions*, laquelle correspond à l'irréversibilité du temps — ou, plus justement, de la durée — dans la conscience. Si le temps nous apparaît ainsi irréversible — *fugit irreparabile tempus* — c'est que la seule façon pour nous de prendre conscience de son existence est de nous le représenter sous les espèces concrètes de l'une des durées dont il est, en concevabilité, le support, et alors tout ce qui, en lui, est vu avoir quelque part une fois existé ne peut désormais d'aucune manière, même après reconduction à l'inexistence — effet obligé de la mort et de la destruction — être empêché d'avoir été. C'est du reste sur ce principe même — je l'ai autrefois montré — que repose la construction de l'aspect transcendant qui est sans doute l'expression la plus abstraite — parce qu'indépassable en généralisation — du rapport que les choses entretiennent, dans notre conscience, avec le temps, où on les voit d'abord ne pas être, puis être, puis n'être plus.

Or c'est précisément à cause de cette propriété abstraite — abstraite parce qu'enfouie au plus profond de notre inconscient (par excès de banalité) — qui fait de lui le principe obligé de toute ordination, que le *temps opérativement conçu* a une telle importance, analytiquement et ontologiquement, dans les structures mentales qui constituent la substance formelle de la langue. C'est cette propriété éminemment concrète dans sa racine (elle fait partie de ce que Guillaume appelait «les inévitables de la pensée commune») qui confère au *temps opératif*, en psychomécanique du langage, et sa valeur explicative et sa valeur heuristique: rien, absolument rien dans le langage n'échappe à son emprise ou, pour employer un vocabulaire plus à la mode, à sa *prégnance*.

C'est, en tout état de cause, sur ce *temps opératif imaginaire* et abstrait que sont fondées toutes les successivités systématiques dont la langue est porteuse, au titre de concevabilité commune de l'expérience humaine commune. Songeons ici (pour n'évoquer que ceux-là):

au système des parties du discours
 à ceux du nom et de l'article
 à celui du verbe et, dans le cadre
 de ce dernier, à ceux
 de la voix
 de l'aspect
 des modes
 de la personne.

Or ces successivités systématiques — irréversibles parce qu'épousant les nécessités ordinatives auxquelles la raison est redevable de son pouvoir sur les choses — ces successivités systématiques, dis-je, autrement dit, ces séquences opératives ont pour propriété remarquable, du fait de leur caractère imaginaire en langue, de pouvoir toutes habiter — et d'effectivement habiter toutes — dans un seul et même instant du temps concrètement perçu en durée, tout comme sont présentes dans un seul et même instant de l'existence d'un logiciel quelconque, en informatique, les séquences opératives auxquelles il doit d'exister en tant que logiciel. Aussi ai-je pris depuis longtemps l'habitude, en raison de l'homologie parfaite des situations, de désigner cette variété imaginaire de temps opératif sous le nom de *temps logiciel*.

Ce temps logiciel conçu hors durée est donc le temps que met en cause le langage en son état *puissancier*. C'est un temps dont la fonction est purement *ordinatrice*, et c'est effectivement à son existence en tant qu'imaginaire dans la pensée commune que nous devons la persistance des structures mentales et séquences opératives qui font de la langue l'irremplaçable instrument de concevabilité — de *concevabilité commune* — auquel elle doit d'être, selon le mot de Guillaume, l'avant-science obligée de toute science.

Ce *temps logiciel* — tout entier logé dans le cadre sans plus étroit concevable de chacun des instants qui suffisent à porter, dans la pensée du sujet parlant, l'existence de la langue — ce temps logiciel imaginaire est donc, par nécessité, de l'ordre du *micro-temps*, tout comme le *temps praxéologique* d'effection du *signifié*, mais avec cette différence, capitale, qui est que ce temps praxéologique d'effection est, si court soit-il, du temps *réellement* étalé en durée (même si celle-ci n'accède pas, par défaut de largeur, à la conscience), alors que le temps logiciel est du temps conçu hors durée dont l'étalement, dans l'inconscient de la pensée, ne saurait être qu'imaginaire.

Ce qui ne signifie aucunement que cette *imaginaire du temps opératif* ne soit pas, dans son ordre, une *réalité*. C'est en effet en tant qu'imaginaire — imaginaire faite de toutes les possibilités opératives inscrites en elle — que la langue existe, et ce n'est par conséquent qu'au titre d'imaginaire que peut exister en elle le *temps opératif* sous-tendant chacune des possibilités d'opération — chacun des *actes de représentation*, disait Guillaume — dont elle est la somme, chacune de ces possibilités opératives devant être représentée comme occupant, dans un espace imaginaire de configuration, un lieu à elle en propre attribué pour s'y accomplir, dans le moment du besoin, comme réalité d'opération.

Ce que nous savons aujourd'hui de l'informatique et des ordinateurs rend le modèle explicatif que nous venons de proposer éminemment plausible et, en tout cas, lui enlève tout caractère conjectural excessif. La langue apparaît bel et bien partager, dans son rapport au temps, certaines des propriétés les plus banales d'un logiciel quelconque. Comme un logiciel, elle est une somme de séquences opératives dont chacun a sa place rigoureusement prévue et est susceptible, sous l'effet d'une information reçue, de se matérialiser en une opération réelle s'accomplissant à une très grande vitesse en un lieu très précis de l'espace et du temps cosmiques, même si la détermination de ce lieu est sans intérêt pour la compréhension du phénomène.

Un mystère toutefois subsiste, dans le cas du langage, et de taille: celui de la nature du *hardware* servant de support à ce *software*. Car si nous commençons à avoir, sur le logiciel (le *software*), des lumières qui sont loin d'être négligeables, il faudra sans doute un très long temps encore avant que la neurophysiologie soit en situation de nous renseigner de façon éclairante sur la structure et la texture de la matière cérébrale à laquelle tout ce *software* mental doit d'avoir pu, dans l'inconscient collectif des communautés humaines, prendre existence et de n'avoir pas cessé, depuis les origines, de se développer dans une direction et selon une dimension qui ont toute apparence d'assurer à l'homínisation physiologique, jouée par les seules forces naturelles de l'évolution, un prolongement psychique ou mental, comme on voudra bien l'appeler, faisant de l'homme un animal décidément pas du tout comme les autres.

Ce qu'il y a de particulièrement remarquable dans ce progrès psychique prenant la relève du progrès physiologique, c'est le rôle qu'y joue le temps. Tout se passe comme si, à partir d'un certain moment, la Nature s'était déchargée sur l'Homme du

souci de pourvoir à la continuation de son propre progrès, et cela en lui faisant cadeau, au berceau de son espèce, d'une faculté — dont il est le seul dépositaire chez les vivants — lui permettant d'ordonner lui-même son activité en fonction du paramètre universel qu'est, dans l'utilisation de toute énergie (y compris l'énergie psychique), le Temps. Tout se passe comme si, après s'être elle-même jusque-là chargée de construire la chaîne des préalabilités de tous ordres — particulière, atomique, moléculaire, cellulaire, biologique, neuro-physiologique — qui devaient rendre possible l'émergence du psychisme propre à l'espèce humaine, la Nature avait décidé de lui confier désormais la gouverne de son propre destin. Mais non sans avoir au préalable réalisé les conditions qui empêchent l'Homme de jamais pouvoir saboter, par maladresse ou autrement, l'oeuvre par elle si patiemment, laborieusement et ingénieusement édifiée. Ces conditions, ce sont celles qui imposent à l'Homme d'asseoir son psychisme conscient sur une infrastructure inconsciente contre laquelle il ne peut rien.

Or c'est justement au niveau de cette infrastructure mentale inconsciente qu'intervient, au titre d'agent responsable de son édification en nous, ce que Guillaume appelle la *mécanique intuitionnelle* dont le lent développement va à la définition d'une axiomatique naïve et subtile, mais puissante par la généralité des postulats qu'elle met en oeuvre, au premier rang desquels figure, en sa version logique, le temps opératif. Ce qui, au fond, n'a rien que d'attendu pour peu que l'on s'avise que, à y bien réfléchir, ce *temps logiciel* échappant à la condition de durée par son caractère imaginaire ne correspond pas à autre chose, en définitive, qu'à la prise en considération obligée — Guillaume eût dit *inévitable* — de la plus lourde des contraintes, en raison de son omniprésence, qui pèsent sur notre destin d'homme, à savoir le Temps, contrainte dont il nous est impossible de nous abstraire même dans les arcanes les plus secrets de notre pensée, parce qu'indissolublement liée à l'expérience que nous avons de toute chose. Mais voilà que, par un de ces retournements dont la Nature a le secret, cette servitude même devient, par les voies mystérieuses de l'imaginaire, un instrument de libération au moins partielle de notre condition, assurant du même coup notre supériorité sur les autres espèces et faisant de nous le seul animal capable, à travers les savoirs qu'il sait se donner, de dialoguer avec elle et de partager quelques-uns de ses plus intimes secrets.

Roch Valin
Université Laval